

# TEXACO

## BANG BANG

Auteur : Flam



**B**ien le bonjour, Monsieur Durand. Ken Tryniski, du Reader's Digest. Ravi de faire votre connaissance, ajoute l'énergumène en me tendant la main.

-- Restez pas planté là, entrez, entrez !

J'ouvre en grand la porte de la maison roulotte. 16 h 15... il s'est fait attendre comme une donzelle, l'enfoiré !

-- Faut pas faire attention au fatras... Je m'en ouvre une bien glacée, vous aussi ?

-- Merci, non.

-- Jamais pendant le travail, hein ? Eh bien, y'a pas de souci. C'est par ici.

Je conduis Tryniski par l'étroit corridor, jusqu'au salon. Le journaliste balaie la pièce du regard : un bric-à-brac de camelote, de photos et de vieux vinyles, avec deux fauteuils usés jusqu'à la trame. Il fixe les quatre cigarettes bien alignées sur une table plastique pliante.

-- Avec ma maladie au cœur, j'en fume une pour le déjeuner, une au dîner, une au souper, et hop la dernière au lit ! Mais quand je raconte cette histoire de fou... je me les enlène l'une après l'autre.

Une maison roulotte, c'est conçu pour avoir chaud. Pour vous cuire à l'étouffé. Tout en métal, comme une boîte à sardines. Les fenêtres, elles ressemblent à des soupapes, tout juste assez grandes pour relâcher un peu de pression. Au salon le ventilateur halète, prêt à rendre l'âme. Son souffle peine à décoller le toupet mouillé de Tryniski. Chemise blanche à manches courtes, cravate rayée blanc et noir, pantalon gris, tout suant... il fait vraiment journaliste raté.

-- Vous voyez, monsieur Durand, septembre, c'est la rentrée, un gros mois pour le Reader's Digest. Les histoires de survie, ça fait sensation, c'est le clou du

spectacle. Donc, je suis impatient de vous entendre. J'espère que le magnétoscope ne vous gêne pas ?

Il extirpe l'engin de sa mallette en cuirette. Un vieux modèle, muni d'une cassette à ruban.

-- Écoutez Tryniski, si je vous ai appelé, c'est que, comment dire... vous offrez plus de perspectives que la feuille de chou locale. Bon, vous avez besoin de quelque chose de vendeur, quelque chose qui va donner un petit frisson aux ménagères. Moi, je veux bien vous aider, mais un témoignage pareil, ça se paye. Et si on discutait d'abord du prix ?

\*\*\*

1986. À cette époque, j'étais souvent sur la route. Chasseur de prime. Chasseur de prime de pacotille. Merceinaire des chemins de gravelle. Ni très costaud, ni très courageux, plutôt du type opportuniste, vous voyez ? Un vrai job de merde. Au moins, ça me permettait d'échapper à Linda et aux pleurs des marmots. Parfois, je m'arrêtais dans une gargote pour boire un coup ou profiter de la faune locale. Du seconde main, on s'entend... Mais Linda, c'était une vraie salope. D'ailleurs, elle avait foutu le camp avec les enfants l'année précédente.

Bref, ce jour-là j'ai roulé jusqu'à Tucson, croyez-moi ça en fait des miles. La veille, j'avais reçu un appel anonyme, griffonné une adresse sur un bout de papier, celle d'un petit financier véreux qui avait fui son procès. Ce tuyau, il était louche, mais ça faisait une belle prime, et c'était mon genre de proie. Un cravaté. Pas de danger, pas de complications. Bon, c'était hors de la ville, dans un coin bien reculé, où les bicoques exhibent pas spécialement de numéro sur la façade, mais j'y suis

arrivé. Petite cabane, rideaux tirés. C'était même pas verrouillé, et je m'y suis glissé, revolver au poing. Personne, mais j'ai tout de suite repéré la petite note épinglée sur la table.

*En retard, comme toujours ! J'espère que t'as apprécié la ballade, D. Williams.*

Cet enfoiré de Dave Williams ! Dans le métier, y'avait pas plus emmerdeur. Bien sûr c'était lui, le coup de téléphone. Je suis reparti la queue entre les jambes, mais pas vers la maison. Non, j'ai erré sur des routes de poussière. J'ai roulé au hasard en me grisant de vitesse. J'ai monté le son quand ils ont joué à la radio *Your Love*, la chanson par *The Outfield*, un gros succès cet été-là. Et j'ai bu.


Consultez la **F.A.Q.**, puis rendez-vous au **1**.

# 1

Texaco. Une horrible enseigne de station-service, mangée par la rouille. Je referme mes paupières bien comme il faut. Je masse mon front moite, prêt à se fendre. Quelle cuite ! Je suis tout étourdi et j'ai la nausée. Quand j'ouvre les yeux, je suis ébloui par un gros soleil rouge qui s'écrase sur l'horizon. Dans l'habitacle de la vieille Ford, c'est une vraie fournaise, tout embuée de sueur et de remugles de Tequila. J'ai l'impression d'être un insecte dans un cruchon, ou peut-être bien le ver dans le fond de la bouteille...

J'essaie de démarrer le moteur, mais cette vieille bourrique refuse obstinément de tourner. C'est la panne sèche, et je suis au milieu de nulle part. Je ne me rappelle presque rien, quelques images floues au plus. Un champ de maïs. L'épouvantail criblé de balles. L'arme que j'ai balancée rageusement par la fenêtre... J'allume la radio et je balaie les fréquences. Que du grésillement, sauf un bref instant où je capte un timbre nasillard qui s'évanouit aussitôt. Comme une voix éphémère de l'entremonde. Malgré la chaleur ça me donne froid dans le dos. Pas de chance, je vais devoir explorer ce trou pourri. Je tâtonne la case sous le tableau de bord.

Agrippez-vous votre paquet de cigarettes ou votre portefeuille ?

P.S. : Il y a 3 cigarettes dans le paquet. Si vous rencontrez le symbole  en fin de paragraphe, il vous sera possible de fumer (une seule cigarette à la fois). Cela abaissera votre Rythme Cardiaque d'un cran, mais jamais au-dessous d'une valeur de 3.

Le portefeuille contient vos cartes, plus quelques billets et pièces de monnaie.

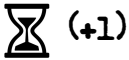
Notez votre choix (voir les **Notes de James Durand**) puis rendez-vous au **28**.



## 2

Je place mon œil devant le trou, mais il fait trop noir pour y voir quoi que ce soit. Le mur a été bâti à la va-vite, plus récent que les autres éléments. Je glisse mes doigts par l'ouverture et je tire pour arracher un morceau de gypse ; il se casse facilement. Poussiéreux, mais pas trop bruyant. Je brise de grands pans, jusqu'à dégager un espace entre deux solives, et je me faufile dans l'ouverture. La lumière de la cave se glisse dans cette pièce cachée, elle éclaire les particules de plâtre qui flottent comme de la brume. Je distingue la carcasse métallique d'un sommier à ressorts, puis l'empreinte d'une main sanguinolente sur le mur. Près de moi, une lampe de poche oubliée traîne sur le plancher. J'appuie sur le bouton : un rayon réconfortant déchire la pénombre. Je l'éteins aussitôt, je cache mon petit trésor dans ma poche. Au fond de la salle, il y a trois marches de pierre, mais la cage d'escalier est fermée par deux grands pans de bois, inclinés d'une trentaine de degrés par rapport au sol. Je

peux voir la lumière du jour par l'interstice, mais l'ouverture est bloquée par une chaîne à l'extérieur.



Notez la **lampe de poche**. Si vous souhaitez tenter d'ouvrir les panneaux coûte que coûte, rendez-vous au **22** ; si vous préférez emprunter l'escalier qui mène au rez-de-chaussée, rendez-vous au **45**.

### 3

Je me méfie du pasteur, je lui trouve un petit air louche. De plus, j'ai bien l'impression que c'est le géniteur de mes maniaques, et puis il n'est peut-être pas aussi inoffensif qu'à première vue. Je m'approche avec prudence. Il marmonne quelque chose d'inaudible. À nouveau il agite la main, il se redresse un peu sur son siège. Je fais un pas ou deux de plus. Il fouille dans sa poche et tend l'autre bras vers moi. Soudain, un éclair argenté jaillit, mais je suis alerte et je bondis en arrière. Ce vieil enfoiré a essayé de me planter son crucifix dans le ventre ! Il manie son fauteuil avec une vigueur étonnante, il me darde à nouveau. D'une bonne poussée du pied, je l'envoie rouler dans le sombre recoin. À l'extérieur, j'entends un grondement qui se rapproche, alors je décide de m'éclipser en vitesse.

Rendez-vous au **44**.

### 4

Le moment est plutôt mal choisi pour un brin de lecture, mais la curiosité l'emporte. Je m'avance en prenant soin de ne pas poser le pied sur un débris bien croustillant.

Une feuille froissée et jaunie attire particulièrement mon attention.



*Arizona Daily Star - 11 juin 1978. La famille d'Arthur Green est toujours sans nouvelle, après plus de deux mois de recherches infructueuses. « Nous examinons de nouvelles pistes et avons bon espoir de revoir M. Green vivant » a déclaré hier l'agent Lopez, inspecteur en chef de la police de Tucson. Rappelons qu'Arthur Green est membre des services sociaux de Tucson et opère dans la grande région du sud de l'Arizona. Il est appelé à se déplacer régulièrement afin de visiter les familles du comté. Les proches de M. Green offrent une récompense de mille dollars pour tout renseignement menant à la résolution de l'affaire.*

⌚ (+1)


Notez le code **Arthur**. Si ce n'est déjà fait, vous pouvez à présent vous diriger vers la cuisine, rendez-vous au **12** ; prendre le corridor qui longe l'escalier, rendez-vous au **9** ; ou vous rendre à l'étage, rendez-vous au **32**.



-- Vous savez quoi, Tryniski ? Mon baratin, tout à l'heure, sur les films d'horreur et la lumière... C'était de la foutaise.

\*\*\*

J'éprouve une vive répulsion, comme si une myriade d'insectes gluants posaient leurs pattes sur mon corps. Pourtant, je sais bien que seul un être humain peut m'agripper de cette manière. Je sens son haleine pourrissante sur mon visage, le contact de ses cheveux nauséabonds, sa peau purulente et croûtée sous mes doigts, ses griffes qui me lacèrent. Cependant, ma vue ne peut percer les ténèbres. Je tente de le repousser, mais je trébuche et nous roulons dans une terre digne d'une fosse à purin. Par hasard, mes doigts se referment un bol métallique. Je frappe le corps qui m'empoigne, mû par un réflexe animal et incontrôlable. Encore et encore, jusqu'à ce que mon agresseur invisible soit tout flasque, et mes mains poissées de sang. Je frissonne de la tête aux pieds, survolté par l'adrénaline. À l'affût du moindre bruit, j'attends en silence. Rien. Le malheureux doit être mort, mais c'est peut-être pour lui une délivrance. Sous le choc, je recule vers la trappe et je l'entrouvre. Aucun mouvement, personne en vue, alors je quitte cette cabane cauchemardesque.

 (+3)

Rendez-vous au 33.

## 6

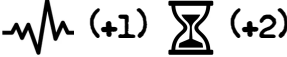

Au-dehors, l'enseigne étoilée, perchée sur ses jambes de métal, grince au vent. Tout autour, des cigales invisibles poussent leur horrible chansonnette. C'est comme une pulsation électrique qui me paralyse le cerveau. Ce truc me rend dingue. Au loin, le gros soleil rouge se coule dans la poussière et les herbes sèches. Les ombres s'étirent, le crépuscule s'amène. Je distingue une lueur qui s'échappe de la vieille maison, mais l'endroit me fout les jetons. Une pensée bizarre me chicote, celle d'une lampe anti-moustique, oubliée au fond d'un jardin à l'abandon. Les cigales se sont tues. J'ai la tête qui tourne et je tombe de fatigue.

Si vous décidez de passer la nuit dans la voiture, rendez-vous au 38 ; si vous préférez marcher vers la maison, rendez-vous 23.

## 7

Patiemment, je tourne mes poignets d'un côté et de l'autre, en un mouvement de cisaillement. Mes mains sont engourdis par le manque de sang et je dégoutte de sueur sous ma chemise. À part m'entailler les chairs, je n'arrive à rien. Je jurerais à faire rougir un charretier ; seule la peur d'alerter mes ravisseurs me retient. J'observe mon environnement : pas d'outil tranchant, évidemment. Mais quelques pas derrière moi, un poteau de métal soutenant le plafond. Il est percé au centre par un goujon de fer tout rouillé, pour en ajuster la hauteur... Un beau goujon avec une arrête coupante. Oui, ça va le faire. Je bascule le siège vers l'avant, pour prendre appui sur mes pieds. Mes jambes sont attachées sur les pattes de la chaise, alors je ne peux me déplacer qu'à pas minuscules. J'atteins l'objectif, mais je dois m'élever péniblement sur

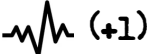
la pointe des pieds. Lentement, je coupe le ruban en le frottant sur la pièce métallique, puis je libère mes chevilles qui tremblent sous l'effort. Enfin libre !

 (+1)  (+2)

Rendez-vous 17.

## 8

Je pique au plus creux du champ, je patauge entre les tiges serrées. Courir. Bras tendus en avant pour protéger mon visage. J'ai la gorge enflammée, je suis dévoré par une soif brûlante. On dirait qu'un acupuncteur fou me pique le flanc avec une grosse aiguille chauffée au rouge. Mes avant-bras sont bientôt tout griffés par les végétaux, dégoulinants de sang clair, mais les blessures sont superficielles. Tout près de moi, j'entends le molosse qui me pourchasse en faisant froufrouter les plants de maïs. Près du sol, les feuilles écartées à l'horizontale doivent lui couper le museau de jolie façon, parce que la bête couine de rage et de dépit. Elle abandonne bientôt la poursuite, et je m'arrête un peu plus loin, juste avant d'éclater pour de bon. Je reprends mon souffle, plié en deux, les mains sur les genoux. Je poursuis à la marche et je débouche dans un fossé qui délimite deux champs. Pas très loin sur la gauche, un clocher de bois pointe au-dessus des cultures. D'après la position du soleil, prendre à droite me ramènera plus ou moins vers la station-service.

 (+1)

Si vous souhaitez vous diriger vers la chapelle, rendez-vous 25 ; si vous préférez longer le fossé, notez le code avance et rendez-vous 44.

## 9

Je m'engage dans le couloir à pas de loup. D'horribles lambeaux de tapisserie pendouillent de chaque côté, comme si un monstre terrifiant avait griffé les murs. Le plancher inégal tangué sous mes pieds, le corridor me semble de plus en plus exigü. J'ai l'impression de suffoquer, mais j'aboutis finalement dans une salle de bain. Carrelage fendillé. Toilette et bain vert olive... À couper le souffle. Le robinet goutte, des traînées brun-rouge maculent le rideau de douche. Ici tout est absolument répugnant. J'ouvre la petite pharmacie qui se trouve au-dessus du lavabo -- ça, c'est mon rayon. Une véritable pharmacopée à deux pattes, un spécialiste de la médecine de lendemain de veille. Pansements, aspirine, comprimés pour hypertension. Je soigne mes petits bobos, je gobe les pilules à double dose. Du bon travail, mais je dois revenir sur mes pas, car il n'y a aucune issue de ce côté.

♥ (+1) ~~~~~ (-1) ⌚ (+1)

Si ce n'est déjà fait, vous pouvez à présent vous diriger vers la cuisine, rendez-vous au 12 ; aller au salon, rendez-vous au 26 ; ou gagner l'escalier, rendez-vous au 32.

## 10

-- L'argent, c'est pas un problème. Fais-moi voir un peu le petit secret de Madame Stella.

Je m'approche de l'enfant. Méfiante, elle se recroqueville en plaquant la poupée sur son corps.

-- Ça suffit, montre-moi ce que tu caches.

Je tends le bras d'un mouvement brusque, mais la peste est vive comme un chat. Elle plante ses dents pointues dans ma main, elle griffe de rage. La douleur est vive et le sang chaud coule sur mon avant-bras. Pour l'obliger à lâcher prise, j'empoigne sa tignasse rouge et je lui tire les cheveux. L'enfant hurle et me crache au visage, mais je tiens mon trophée.

♡ (-1) ⌚ (+2)

Si votre niveau d'Activité est toujours sous une valeur de 10, rendez-vous au 37 ; sinon, rendez-vous au 20.

## 11

Je compose le code. Petit déclic, j'ouvre la porte. J'entre dans une grande salle tout en ciment, allongée, avec une vouûte en forme de U. Une sacrée tanière de survivaliste. Un frisson me titille l'échine quand je m'imagine ce que peuvent traficoter les mabouls dans un endroit pareil. J'appuie sur l'interrupteur au mur. Quelques néons s'allument paresseusement ; d'autres demeurent éteints ou projettent une faible lueur qui vacille, créant un jeu d'ombre et de lumière pas très rassurant. Dans le mur de gauche s'ouvre une seconde pièce pleine de matériel. Des conserves, de l'eau en bouteille, une génératrice, des bidons rouges... De l'essence ! Avant tout, je dois défendre l'entrée de mon terrier. Je repère une chaise pliante et je la coince sous la poignée de la porte, elle en bloque la rotation. Ça devrait tenir un bout. Je m'empare d'un bidon ; le doux clapotement du liquide me comble de joie.

Ces crétins de survivalistes doivent prévoir une sortie de secours. À droite, il y a une deuxième porte métallique ; rien à faire, elle est fermée comme une huître. Pendant ce temps, les frérôts se butent sur celle d'entrée avec rage. Je pousse une étagère presque vide. Bingo. Derrière, un tunnel s'enfonce dans l'obscurité. Et puis, dans les profondeurs de la salle, je distingue un vaste hall, à peine éclairé par la lumière grésillante des néons. Des grandes toiles tendues, une grosse forme, peut-être une sculpture.


Si vous vous dirigez vers le fond de la salle, rendez-vous au 46 ; si vous vous engagez dans le passage secret, rendez-vous au 41.



## 12

J'entre silencieusement dans la cuisine, qui forme une pièce unique avec la salle à manger. Cette forme affalée sur la table... Bordel, c'est le lourdaud ! Sa grosse joue est plaquée contre la surface, avec un petit filet de bave qui lui coule de la bouche. Je me fige sur place, de peur qu'un grincement du plancher ne l'éveille. En face, de l'autre côté de la table, il y a une porte qui donne sur une véranda. Juste à côté de moi, un calendrier rétro est agrafé au mur. Une femme en tenue affriolante enfourche

une Harley. Indémorable. La journée du 28 septembre est encerclée. Bon, les dates d'anniversaire, c'est pas trop mon souci en ce moment. Je reporte mon attention sur la porte : le pari est risqué, et puis j'entends un petit grattement qui provient de l'extérieur. Sur le mur de droite, il y a des tiroirs sous le comptoir. L'occasion est belle : dénicher un couteau, épingle la face du débile sur la table... La tension monte. L'énergumène marmonne dans son sommeil, il s'agite. Non, soit je tente de m'éclipser maintenant, soit je tourne les talons.

 (+1)

Notez le code 2809. Si vous voulez contourner la table jusqu'à la porte, rendez-vous au 47. Sinon, et si ce n'est déjà fait, vous pouvez aller au salon, rendez-vous au 26 ; prendre le corridor qui longe l'escalier, rendez-vous au 9 ; ou vous rendre à l'étage, rendez-vous au 32.

### 13

Je me retrouve dans une position grotesque, genoux à terre, à bras-le-corps avec l'épouvantail. Le chien s'approche méticuleusement, au ras du sol, en produisant des grognements graves. Mes chances m'apparaissent bien minces, voire nulles. Je me détache de mon partenaire de bal, lentement, en évitant tout mouvement brusque. J'aperçois un bras qui s'est détaché de l'épouvantail. C'est un vieux manche à balai, cassé et pointu. Je le ramasse rapidement, je le tends devant moi comme une lance. Le pelage noir du molosse brille au soleil et souligne son corps musculeux. La peur me dévore, le temps s'est suspendu... Soudain, la bête bondit et me renverse. D'instinct, je me protège avec mon avant-bras où se referme la gueule implacable. Les crocs transpercent ma

chair, le chien me souffle au visage son haleine chaude et fétide. Il secoue la tête en mouvements frénétiques, je suis tout aspergé de bave et de sang. Mais le molosse est maintenant secoué de spasmes, ses yeux deviennent vitreux : il s'est empalé sur le manche de bois. La pression de la mâchoire se relâche enfin, et je repousse son corps gluant.

♡ (-2) ~~~~~ (+1)

Pas le temps pour la douleur, je dois continuer. Alors que je me relève, la chance me sourit enfin. Au milieu des épis foulés, j'aperçois le petit canon noir de mon revolver ! J'en crois pas mes yeux, surtout quand je découvre une balle dans le barillet. Pas très loin derrière, les mabouls appellent le chien. Je m'enfonce cette fois à travers les plants serrés, et j'aboutis dans un fossé à la jonction de deux champs. En face se trouve une vieille chapelle de bois ; suivre le fossé sur la droite va me permettre de gagner du large.

Notez le code brochette et le revolver. Si vous souhaitez vous diriger vers la chapelle, rendez-vous 25 ; si vous préférez longer le fossé, rendez-vous 44.


14

L'implacable moissonneuse me colle aux fesses, une paire de roues grimpée de chaque côté du fossé. Je suis à bout de forces ; elle grignote chaque pied qui nous sépare, l'un après l'autre. Cette fois, c'est du sérieux. Je suis écrasé par l'effort, la douleur et l'abattement. La sueur coule de mes sourcils. Mes yeux se plissent, éblouis par des



gouttes salines, percés de copeaux de lumière. Je file pour sauver ma vie, mû par l'instinct de survie.

Si vous avez le code **foulure** et que vous n'avez pas le code **avance**, votre aventure se termine ici, broyé par les dents de la moissonneuse. Dans le cas contraire, poursuivez votre lecture.

 (+2)


Les lames me frôlent presque les poils de la nuque, mais tout à coup je remarque une bouche noire qui perce le flanc du canal et s'enfonce sous terre. Sans réfléchir, je plonge à l'intérieur.

Rendez-vous au 50.

## 15

J'essaie de repousser mon mystérieux assaillant, tout en farfouillant dans ma poche. Mes doigts se referment sur la lampe ; je braque le faisceau sur un vrai visage de goule. La créature me lâche aussitôt. Elle enfouit son visage au creux de ses bras, comme un vampire qui se protège de la lumière. Estomaqué, j'observe ses ongles pareils à des griffes acérées, son poil long et hirsute, sa peau couverte de plaies et de galles. Sous la crasse et quelques hardes en lambeaux, c'est bien un homme qui se cache, enchaîné par le cou à une grosse pierre. Le malheureux n'a que la peau sur les os, il se blottit au fond du trou. Je lui adresse la parole, mais il ne semble pas vouloir ou pouvoir parler. D'habitude c'est pas l'empathie qui m'étouffe, mais là c'est un spectacle à fendre le cœur. J'entrouvre la trappe : c'est le calme



plat. Mes poursuivants ont dû prendre une autre direction.

 (-1)

Si vous avez le code **Arthur**, rendez-vous au **48**. Sinon, vous n'avez d'autre choix que d'abandonner le prisonnier à son triste sort, rendez-vous au **33**.

## 16

La porte s'ouvre sans résistance sur une pièce vide. Enfin, presque vide, car le sol, les murs, et le plafond sont couverts de feuilles collées. Des centaines et des centaines de pages de magazines. Femmes en tenues légères à la tête coupée, talons hauts, outils de jardin, appareils ménagers et bouteilles de parfum forment des spirales aux motifs complexes. Ils ont de drôles de passe-temps, mes deux coucous. Je porte mon attention sur de gros rideaux. Je les écarte, libérant des milliers de poussières dorées. Derrière, une fenêtre à guillotine. Je tire de toutes mes forces : elle se soulève en grinçant sur le cadre, par à-coups. J'entends du remue-ménage en provenance de rez-de-chaussée, des bruits de pas dans l'escalier. Trop tard pour reculer. J'enjambe le rebord de la fenêtre, mais je risque de me rompre le cou en sautant dans la cour. Puis j'aperçois une vieille gouttière toute percée, rivée sur le coin de la maison. Un petit bond et je m'y agrippe, mais l'impact arrache le conduit qui se ploie vers le sol. Je lâche prise et je m'écrase dans les herbes. Je me relève en un seul morceau, cependant une douleur me foudroie la cheville à chacun de mes pas.

 (-2) 

Notez le code **foulure**, puis rendez-vous au **18**.

## 17

Je masse mes poignets endoloris. Je ressens un élanement au cœur, un peu comme s'il était comprimé par un étau. Et moi qui pensais que ces conneries, ça n'arrivait qu'au cinéma ! J'essaie de me calmer, de rassembler mes idées. Suffit de s'éclipser, ni vu ni connu. Et puis après ? Y'a rien sur des milles à la ronde, et la Ford est à sec. Il va falloir improviser... Mon petit nid douillet est une cave humide, avec des soubassements en pierres des champs sur trois côtés et un mur de plâtre, plus récent. Aucune fenêtre, mais une cage d'escalier en plein centre. Pas grand-chose dans la pièce, hormis un seau d'eau croupie, une serpillière aux franges d'un joli rouge délavé, et un congélateur sans couvercle, aussi grand qu'un tombeau. Je m'approche pour en examiner l'intérieur, et mes narines sont frappées d'un parfum vieille glace au fréon et viande avariée. Le contenu est un amalgame informe de petits animaux aux poils raides et gelés, de croûte glacée, de coulisses rouges. Au milieu du tout, je distingue même une main humaine dans un sac plastique, les doigts crispés comme les pattes d'une araignée. Je me détourne de cette vision d'horreur. Les tripes toutes retournées et les jambes flageolantes, je m'appuie au mur intérieur. Machinalement, je tends la main vers un petit trou, large d'un pouce environ. Je sens sur ma peau un souffle d'air, très léger.

 (+1)  (+1) 

Si vous voulez tenter d'ouvrir le mur, rendez-vous au 2 ; si vous préférez vous diriger vers l'escalier, rendez-vous au 45.

## 18

J'écrase le mégot dans le cendrier couleur brun-orangé. La chaleur grimpe dans la roulotte. Tryniski tire sur le col mouillé de sa chemise.

-- Arrêtez-moi ce magnétoscope une seconde, voulez-vous ?

Tryniski appuie sur le bouton de l'appareil. Le soleil décline, un rayon traverse à l'oblique et lui barbouille le visage. Je prends mon temps. Je m'ouvre une autre bière.

-- Imaginez vos lecteurs, pantoufles aux pieds, calés dans leurs fauteuils, bien titillés. Ils veulent connaître la suite à tout prix, ils vont même sauter l'heure du dodo... Imaginez la déception si l'histoire s'arrêtait ici ? Vous savez ce que j'en pense, Tryniski ? Je pense qu'il est temps de jouer cartes sur table. C'est quoi, votre vrai budget ?

-- Monsieur Durand...

\*\*\*

Pourquoi les films d'horreur se déroulent toujours la nuit ? Le noir, c'est douillet. Ça vous enveloppe, on peut s'y cacher. La lumière, c'est différent... Elle vous poursuit, elle vous écorche. La lumière est crue. Jamais j'ai eu aussi peur que ce matin-là, quand les rayons ont percé l'horizon.

-- Nath, Nath, il s'enfuit !

Je lance un coup d'œil par-dessus mon épaule. Le gros est sur la véranda, dans un état d'excitation hors du commun. Il sautille et jubile en couinant comme un cochon.

-- T'inquiètes Zack, on va le ramener par les oreilles, notre porcelet, lance le maigre en claquant la porte derrière lui.

Il tient en laisse un gros rottweiler qui n'a franchement pas l'air commode. J'ai une bonne longueur d'avance, mais pas question de filer vers la voiture en panne. Ébloui par le soleil levant, j'observe les alentours en plissant les yeux. J'ai besoin d'une arme, d'une cachette, d'un plan... Sur ma droite, je remarque une piste qui mène à une petite cabane, et un peu sur la gauche, la grange au toit croulant. Je souffle comme un bœuf, une douleur me tiraille dans les côtes.

~ ( +1 )

Si vous voulez vous réfugier dans la cabane, rendez-vous au 24 ; si vous préférez aller vers la grange, rendez-vous au 42.

## 19

L'adrénaline me gonfle les veines, je suis enragé comme un ours de foire qui a pété les plombs. Je vais démolir cette grille à la con... Au premier coup, le pied-de-biche enfonce quelques mailles et se coince. Je m'en sers comme d'un levier pour tordre la grille qui se détache sur un côté. Pas le temps de récupérer mon outil qui s'est bien empêtré ; je force le passage en m'écorchant sur les fils de fer pliés.

♡ (-1)

Je fonce en avant, sans penser aux entailles profondes. Le tuyau s'incline doucement ; je descends la pente sur une courte distance. J'entends les tarés qui se cognent les genoux en me poursuivant. Une seconde grille me bloque le chemin, munie cette fois de minces lattes de ventilation. Par chance, je l'arrache d'un seul coup et j'aboutis dans un véritable bunker souterrain. Chapeau bas pour l'ambiance. Une odeur âcre de térébenthine me pique la gorge, des néons projettent une lumière grésillante. Partout, des surfaces métalliques couvertes de ciseaux, d'aiguilles, de produits chimiques. Des touffes de poils, de la peau, de la paille. Des outils de taxidermie, de thanatologie. Un congélateur d'épicerie, dans lequel je discerne une ombre à travers la vitre givrée... Mais le pire, ce sont les bocaux alignés sur les étagères. En fait, je parle surtout des morceaux qui flottent dans un bouillon jaunâtre : masses informes, petits animaux, oreilles, pied d'enfant... Ma gorge se serre, je dégobille un reflux digne d'un acide à batterie. Je me jette sur une grosse porte de métal : impossible de l'ouvrir sans la clé. Cette fois, les haricots sont cuits. Les maniaques déboulent dans la salle.

~ ( +1 )



Si vous possédez un revolver, rendez-vous au 39 ; sinon, c'est la fin de l'aventure : une mort rapide est votre meilleure alternative.

## 20

Avec tout ce va-et-vient pour trouver la sortie, ça me surprend pas tellement -- je parle de ce petit bruit dans mon dos, tout juste à l'instant. J'ai même pas le temps de me retourner, me voilà avec un sac plastique sur la tête, le cou coincé au creux d'un bras sec qui me serre comme une pince.

-- On l'a chopé, Nath ! dit une ombre dansante devant moi.

Paniqué, je dilapide mon dernier souffle à tenter de me tirer du piège, en vain. J'inspire par réflexe mais je n'éprouve qu'une sensation de blocage. Le plastique entre dans ma bouche, les poumons me brûlent ; c'est la suffocation. Pas le temps pour une prière, pas le temps pour un examen de conscience. Une pensée fugace pour les mioches et je m'écroule.

## 21

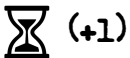
Ni une ni deux, je détaille en suivant la piste. La sueur me dégouline dans le dos, ma respiration est hachée par l'effort. Mon gosier est plus sec que la terre sablonneuse. Les aboiements furieux du chien gagnent rapidement du terrain. Soudain, je suis surpris par un tourbillon de plumes noires et de croassements rauques. Je fais des moulinets pour chasser les volatiles, je me cogne le nez sur une ombre menaçante, coiffée d'un grand chapeau. Un épouvantail au ventre percé de trous. Tandis que je roule au sol, les images de la nuit précédente défilent dans ma tête... Ces plants de maïs, c'est la Ford qui les a ployés ! Mais en quelques foulées, le molosse me rattrape. Il se raidit, la gueule écumante et l'œil mauvais. Le rottweiler est massif ; il produit un grondement terrifiant, prêt à m'attaquer.

Si vous possédez une **pepperette**, rendez-vous au **31** ;  
sinon, rendez-vous au **13**.



## 22

Il n'y a rien qui puisse me servir de levier, et mieux vaut éviter de faire trop de boucan. Mais posté sur la dernière marche, je plaque mon dos contre les panneaux. Je pousse avec mes jambes en espérant arracher la quincaillerie qui retient la chaîne. Les mailles se tendent ; la fente s'agrandit et laisse passer un peu plus de lumière. Cependant, après quelques minutes d'un effort soutenu, je suis éreinté et j'ai les cuisses en feu. Ça craque un peu, mais rien ne cède. Je sens que je vais m'énerver...



Vous n'avez d'autre choix que d'utiliser l'escalier qui mène au rez-de-chaussée. Rendez-vous au **45**.

## 23

Je me dirige d'un pas mal assuré vers la baraque. Le chemin est envahi par les herbes folles, et je sursaute quand soudain des dizaines d'étourneaux en jaillissent.



Les oiseaux noirs déchirent le silence de leurs piailllements lugubres, puis se fondent dans l'obscurité du ciel. Le vent tombe, une vieille girouette arrête sa course. Des dépouilles d'instruments agricoles s'enlisent dans le foin. Et puis la maison est là, juste devant moi. Le moins qu'on puisse dire, c'est que la déco est pas au goût du jour. La façade est toute de bardeaux desséchés, à moitié couverts d'une peinture blanche aussi craquelée qu'une terre brûlée. Deux hommes se tiennent sur la véranda, un gros rottweiler est couché à leurs pieds. L'un deux marmonne quelque chose à propos de Romains et de codes lorsque je les interromps.

-- Belle soirée, hein ?

-- ...

-- Écoutez les gars, je suis tombé en panne, à un demi-mile d'ici. Vous pourriez peut-être me vendre quelques litres d'essence, juste assez pour rejoindre la station la plus proche ? D'ailleurs, c'est par où, la route ?

Ils m'ont tout l'air des deux idiots du village. L'un est un peu rondouillet, une vraie tête de bœuf au regard vide. L'autre est un grand échalas, avec un visage de faucon, grignoté d'une barbe clairsemée.

-- Zack, va voir à la grange, si y'a moyen d'aider ce monsieur. Asseyez-vous là, j'vous amène un café.

Mal à l'aise, je m'installe sur les marches de la véranda. Le lourdaud part en traînant les pieds, tandis que le pic s'éclipse à l'intérieur. Il reparaît quelques minutes plus tard, une tasse fumante à la main. J'ai besoin de me secouer un peu, alors je sirote mon breuvage noir et amer. Ma bouche est pâteuse, comme engourdie.

-- Au fait, c'est quoi votre nom, l'ami ? Et où on est, au juste ?

-- Savez monsieur, ce genre de détails, ça a plus beaucoup d'importance...

J'entends à peine ce qu'il dit. Mes oreilles bourdonnent. La tasse glisse de mes doigts et se brise sur les marches en mille fragments. J'essaie de me relever. Impossible. Ma conscience bascule dans les ténèbres.

Notez le code verset et rendez-vous 49.

## 24

Je bifurque sur le sentier caillouteux, à l'ombre d'une petite colline. Tout en trottinant, je déchire ma chemise dans les ronces de buissons épineux aux feuilles grasses. J'entends les cris de mes poursuivants et les aboiements du chien, mais ils sont hors de vue à présent. Plus que quelques pas, et me voici devant la cabane, large d'une dizaine de pieds. Elle est rapiécée comme une grosse courtepointe, toute de bouts de planches disparates et de morceaux de tôle ondulée. Je me glisse à l'intérieur. Rien, sauf une odeur de pourriture et d'excréments, et quelque chose qui brille au sol, dans la pénombre... C'est un anneau métallique. Au-dehors, les voix s'approchent : il n'y a plus qu'une issue possible. J'ouvre la trappe, je descends quelques marches de pierres grossières. Le panneau se referme comme le couvercle d'un tombeau, me plongeant dans un noir d'encre. Plié en deux, j'avance en tâtonnant des murs de terre. Les vapeurs fétides, de plus en plus fortes, me retournent l'estomac. J'entends un cliquetis de chaînes... Tout à coup, une chose d'une puanteur inimaginable m'enlace. Elle se colle à moi et se tortille en poussant d'horribles petits sons. Mon cœur s'affole de surprise et d'effroi.

~ ( +1 )

Si vous possédez une lampe de poche, rendez-vous au 15 ;  
sinon, rendez-vous au 5.



## 25

La chapelle se tient là, tout esseulée, sur une parcelle en jachère située un peu à l'écart du fossé. Un vent chaud, chargé de brins de paille piquants comme des échardes, balaie la flèche noircie et le bois délavé de la façade. Impossible de réprimer un petit frisson... J'ai semé les deux affreux, mais je surchauffe, j'ai besoin d'un repos à l'ombre. Surtout, la curiosité l'emporte. Je grimpe les marches branlantes, je pousse les portes. Odeur de renfermé et d'encens. Pas de bancs, rien qu'un autel couvert d'une nappe, avec une bible et un gros calice où s'agglutinent des mouches indolentes.

Si vous avez le code **verset**, rendez-vous immédiatement au **29** ; dans le contraire, poursuivez la lecture.

Je suis surpris par un grincement métallique qui s'échappe de l'obscurité d'un recoin. Un fauteuil roulant, actionné par un pasteur qui semble aussi vieux que Mathusalem en personne. Des cheveux diaphanes, plantés sur son crâne tavelé, flottent comme une toile d'araignée lorsqu'il s'avance. Ses yeux sont couverts d'épaisses

cataractes, mais il me fait signe d'approcher, peut-être pour me murmurer quelque chose à l'oreille.



Si vous avez le code famille, rendez-vous au 3 ; sinon, rendez-vous au 36.

## 26

Le salon est un véritable capharnaüm d'objets et de rebuts. Le tapis est enseveli sous une poussière épaisse et collante, des montagnes de papiers et de journaux froissés, des éclats de verre. Des animaux surgissent d'une jungle de meubles fracassés, de draps jaunis, de jantes métalliques, de boîtes de carton éventrées. Ce sont des pièces de taxidermie, à la réalité saisissante dans cette lumière glauque de demi-jour. Raton laveur aux yeux brillants, ours noir rugissant, cougaur qui se glisse comme une ombre, prêt à bondir. Même les murs sont couverts de têtes de bovidés et autres bêtes à cornes. Malgré mon malaise, je m'approche du manteau de la cheminée où sont déposés quelques cadres. Ce sont des photos en noir et blanc, rien qui vaille le détour. Deux petits garçons bien laids sur la première, puis une femme à l'allure sévère ; finalement les trois ensembles sur les marches d'une chapelle, en compagnie d'un pasteur à la mine renfrognée. Ils ont tous un petit air de famille.



(+1)




Notez le code famille. Quelques coupures de journaux sont épinglées sur le mur du fond. Si vous souhaitez y jeter un coup d'œil, rendez-vous au 4. Sinon, et si ce n'est déjà

fait, vous pouvez à présent vous diriger vers la cuisine, rendez-vous au 12 ; prendre le corridor qui longe l'escalier, rendez-vous au 9 ; ou vous rendre à l'étage, rendez-vous au 32.

## 27

La moissonneuse roule en bringuebalant, en équilibre précaire. De chaque côté du fossé, les roues dévorent la terre ; des cailloux ricochent en un tintamarre de grêle métallique. Les cris hilares des deux imbéciles fusent de la cabine ouverte. La machine bondit en avant, mais juste avant de me faire décapiter, je plonge ventre à terre. La moissonneuse passe au-dessus et poursuit sur son élan en m'aspergeant d'une bruine de boucane et de poussière. Alors là, je suis assez fier de mon petit tour de limbo. Cependant, le foutu tracteur opère une boucle en projetant épis et mottes de terre ; il me fait face à présent, une bonne centaine de pieds plus loin. À mi-chemin, il y a un gros tuyau qui débouche dans le fossé. Je tente le pari : le moteur de la moissonneuse ronronne et je m'élançe. Je puise dans mes dernières forces, je cache ma fatigue au fond de ma poche, comme disait grand-mère Durand, paix à son âme. C'est une course mortelle et sordide où je suis la proie. Tout juste avant de me faire déchiqueter, je roule dans le boyau.

 (+1)

Rendez-vous au 50.

## 28

Je quitte la voiture d'un pas chancelant, avec l'impression qu'un marteau-piqueur me creuse les tempes.

La station-service est abandonnée depuis belle lurette, les fenêtres du magasin attendant sont éventrées. Une affiche se balance mollement au bout d'un cordon, côté fermé. Sans blague ? Je traverse la cour poussiéreuse où gisent des bidons rouillés. On dirait des pustules de métal. Sous l'auvent, les pompes s'effritent en gros flocons bruns. Un vrai décor de film d'horreur de série B. Aux alentours, c'est une terre jaune et aride. Pas de route, que les traces de la Ford sur le sol sablonneux. À moins d'un demi-mile, j'aperçois une maison délabrée, flanquée sur la droite d'une grange qui rivalise de décrépitude. Je me dirige vers le magasin et je botte les bidons au passage. Ils sont vides comme des coquilles ; la station est aussi sèche qu'une vieille mégère. Me voilà dans un sacré merdier. J'entre dans le commerce avec le mince espoir d'y trouver un téléphone, ou n'importe quoi d'utile. Pas de chance : l'endroit est sens dessus dessous, aucune ligne qui fonctionne ici. Des effluves écœurants me rappellent amèrement mon abus d'alcool.

Si vous souhaitez fouiller les allées, rendez-vous au 35 ; si vous préférez vous diriger vers le fond du commerce d'où provient un bourdonnement, rendez-vous au 43.



Je repense à cette histoire de Romains que le grand efflanqué a débitée. Ouais, ça pourrait être ça... Je

traverse la petite salle jusqu'à l'autel. Je chasse les mouches qui m'accueillent chaleureusement, et je souffle sur la poussière épaisse qui couvre la bible ouverte. Il y a un passage souligné.

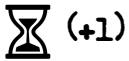
*Si, en effet, nous avons été greffés sur lui, par la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi par celle de sa résurrection.*

Romains, chapitre six, verset cinq. Sans savoir pourquoi, j'ai l'impression que ça pourrait m'être utile.

Notez le code 0605, puis retournez au 25.

### 30

La grosse bosse sur la poche de ma chemise... mais oui ! Par tous les diables, parfois je m'étonne moi-même. Cette sacrée crème de maïs, elle pourrait bien me sauver la mise. En même temps, c'est le retour du balancier. Elle doit bien ça à l'humanité. Je pousse avec mes pieds, je déplace autant que possible mon poids d'un côté et de l'autre. La chaise oscille, hésite un temps, puis bascule sur le côté. Elle heurte le ciment fendillé du sol. Le siège et le dossier absorbent le choc ; à part quelques bleus, ça devrait aller. Je retiens mon souffle parce que le bruit a pu alerter mes ravisseurs, mais rien de bouge. Je me tords comme une anguille : la boîte glisse de ma poche et roule sur le plancher. Je parviens à faire pivoter la chaise. J'attrape la converse derrière mon dos et je tire la languette du bout des doigts. Le couvercle est tranchant comme un rasoir. Je tortille mes mains glissantes de sueur, et lentement je coupe le ruban qui me menotte. J'arrache celui qui me lie les jambes. Ça y est !



Rendez-vous 17.

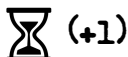
### 31

Je me remets sur pied après mon petit tango avec l'épouvantail. Déjà le clébard est presque sur moi, figé, la queue et les oreilles dressées. Il retrousse les babines pour me montrer les crocs, il s'apprête à me sauter au visage. Sans faire de gestes brusques, j'ai soudain l'idée de sortir la pepperette de ma poche. La chaleur l'a ramollie un peu ; elle dégage un vieux fumet épicé. Je l'agite sous le museau du molosse avec une profusion de gentil chien-chien et autres mots doux. L'agressivité de l'animal baisse d'un cran. Il observe la vieille saucisse en remuant la queue, la bave dégouline de sa gueule. Sans crier gare, je lance la pepperette comme un bâton, le plus loin possible dans le champ ; le chien détale à sa suite. Et puis le destin me fait une petite fleur : à quelques pieds de l'épouvantail, un objet brille au milieu des tiges piétinées. Mon revolver, avec une balle dans le barillet ! J'en crois pas mes yeux, mais les réjouissances sont de courte durée. J'entends les deux idiots qui crient et appellent le rottweiler. Je déguerpis à travers les tiges touffues jusqu'à un fossé qui délimite deux champs. Pas très loin en face, j'aperçois une vieille chapelle de bois. Je peux aussi suivre le fossé sur la droite pour m'éloigner de mes poursuivants.

Notez le **revolver**. Si vous souhaitez vous diriger vers la chapelle, rendez-vous 25 ; si vous préférez longer le fossé, rendez-vous 44.



Le sang me bat les tempes, j'ai la sensation que les marches se dérobent sous mes pieds. Tout autour, les murs sont pelés jusqu'à la charpente. Bon sang, une vraie piaule de tueur en série... J'atteins le palier et je pousse un petit soupir de soulagement. Une porte fermée de chaque côté. J'essaie de les ouvrir avec mille précautions. Toutes deux verrouillées. J'avance dans le corridor, dont le vieux plancher patiné est imbibé de salissures. J'aperçois deux chambres de plus. À gauche, la porte est légèrement entrouverte, et il me semble y entendre une ritournelle d'enfant. À droite, une autre porte close.



Si vous voulez entrer dans la chambre de gauche, rendez-vous au 40 ; si vous tentez votre chance à droite, rendez-vous au 16.

J'ai la bouche sèche et le front tout ruisselant. Lentement, un soleil implacable se lève et me darde de ses rayons. Le marathon, c'est pas mon truc, et puis le cabot va forcément finir par me renifler. Quelle direction prendre ? Je parcours un chemin de terre, bordé de champs de maïs. Des plants tristes aux feuilles fanées, comme s'ils ne s'abreuvaient que de poussière et de malheurs. La maison est derrière moi, et je me dis qu'après tout je pourrais aussi bien retourner à la voiture et essayer d'en suivre les traces. À ce moment, des cris résonnent dans mon dos. Les deux idiots sont perchés sur une clôture. L'un exhibe un fusil de chasse à l'épaule,

l'autre me pointe du doigt. « Cours Général, cours ! » Ils excitent le chien qui s'élançe en jappant. Pas le temps pour des plans foireux ; je décide de m'enfoncer dans les champs. Les feuilles sèches du maïs sont tranchantes comme des lames. Rambo, il pourrait s'en servir pour fabriquer un piège mortel, c'est certain. Moi, je ne fais que courir à l'aveuglette. La chaleur, la peur, les stridulations des grillons m'étourdissent. Tout à coup, je débouche sur une trace rectiligne, large de cinq pieds, où les tiges sont foulées. Plus pratique pour la promenade, mais autant porter un dossard orange...

~ ( +1 )

Si vous voulez suivre la piste, rendez au 21 ; si vous préférez courir dans la partie la plus touffue, rendez-vous 8.

### 34

Je bondis par-dessus le talus en me traitant de tous les noms pour mon manque de jugeote. Pourtant, j'ai le sentiment qu'Arthur Green a voulu me dire quelque chose d'important, et puis fuir ici ou ailleurs... Le terrain est plein de cailloux brûlés, de cactus rabougris, de carcasses métalliques en tout genre. Derrière, la moissonneuse s'est échouée dans la pente du fossé ; les roues arrière patinent au fond du trou, les roues avant balaient de l'air. J'en profite pour couvrir la distance qui me sépare du poteau planté au beau milieu des broussailles. Tandis que la machine enrage et souffle des fumées de diesel, je repère au sol un gros couvercle rouillé. Si c'est une fosse septique, je vais être un tantinet déçu... Cependant, il s'ouvre en pivotant comme un hublot, et je distingue un boyau de béton qui

s'enfonce sous terre. Une échelle est rivée sur la paroi. Soudain, un coup de feu retentit ; une balle ricoche en sifflant sur une vieille cuvette de tôle. Trop tard pour reculer. Je m'engouffre dans le trou en me demandant si ce sera ma tombe. Mes mains moites de sueur glissent sur les barreaux de fer. À douze pieds sous terre c'est la fin de la descente, mais une porte bien baraquée me barre le chemin. Évidemment verrouillée, avec une serrure à numéro.

Si vous avez noté des codes qui représentent des numéros, vous pouvez à présent tester les combinaisons. Additionnez chaque nombre et rendez-vous au paragraphe correspond -- par exemple pour le code '2081' le résultat est  $2 + 0 + 8 + 1 = 11$ . Si le texte n'a aucun sens, c'est que la combinaison n'est pas la bonne. Si vous ne pouvez ouvrir la porte, vous apercevez bientôt une ombre qui s'allonge en surplomb, puis un canon qui brille au soleil. Le coup de feu vous explose la cervelle.

### 35

Les deux allées ont subi un pillage en bonne et due forme. À croire qu'une foule en liesse faisait la queue quand l'établissement a fermé ses portes pour de bon. Je passe mon doigt sur l'épaisse couche de poussière qui s'est formée sur les tablettes de métal ; j'ai l'impression de remuer des mauvais souvenirs. Quelques détritrus -- reliques cartonnées d'une vieille boîte de céréales et crottes fossilisées -- s'éparpillent sur le plancher. Et puis, au milieu des tablettes vides, j'aperçois les conserves de crème de maïs, bien alignées, formant un temple inviolé, ode au mauvais goût. Les cannettes ont résisté à l'assaut, personne n'y a touché. Je les reluque d'un peu plus près : c'est le modèle qui s'ouvre en tirant

sur une languette. Et ce n'est pas tout : derrière le rempart de conserves, je déniché une grosse pepperette bien sèche ! On pourrait s'y casser les dents. À la limite, elle pourrait faire office de matraque... Bon, c'est bien beau les emplettes, mais l'idée c'est pas de faire mon épicerie, et la puanteur des lieux est telle qu'il me faut m'éclipser ou je vais me vider l'estomac.

Choisissez si vous emportez la crème de maïs ou la pepperette, puis vous quittez le magasin. Rendez-vous au 6.

### 36

Le pasteur entrouvre ses lèvres parcheminées d'où coule un mince filet de voix. Si faible que je n'y comprends rien. Il agite la main. J'approche un peu plus, je penche mon oreille vers sa bouche. Il pose des doigts moites et squelettiques sur ma nuque... Et soudain cette brûlure au ventre, et un liquide chaud qui s'épanche. Je baisse les yeux : la main du vieillard, refermée sur un crucifix en argent, est toute rouge. L'enfoiré m'a poignardé ! Quelques pas en arrière, les jambes molles comme du chiffon. Je déchire ma chemise pour me fabriquer un pansement. Mes forces me fuient avec le sang qui coule. L'horrible paraplégique se fend d'un rire silencieux. C'est pas l'envie qui manque de lui faire cracher ses derniers chicots, mais j'entends un grondement sourd qui me dit rien qui vaille, alors j'opte pour la fuite.

♡ (-2)

Rendez-vous au 44.

## 37

Je fourre ma main dans le ventre de Madame Stella, et mes doigts se referment sur quelque chose de dur. Une clé ! Avec un peu de chance, c'est celle de la porte du vestibule. Je me poste au haut de l'escalier : personne en vue. Je traverse le rez-de-chaussée. Petit salut de la tête aux volatiles suspendus. La main tremblante, j'insère la clé dans la serrure... elle tourne. Soudain, j'entends des griffes qui raclent le plancher. Je déguerpis en vitesse, je referme la porte derrière moi, juste à temps. Je me suis échappé de cette foutue bicoque !

Rendez-vous au 18.



## 38

C'est décidé, je vais tranquillement roupiller dans la voiture ; j'aurai les idées plus claires au matin. Mais la portière, elle l'entend pas de cette manière. Pourtant je suis certain de ne pas l'avoir verrouillée. J'en mettrais ma main au feu. J'essaie toutes les poignées, rien à faire ! Les foutues clés, je les ai laissées à l'intérieur. Je me colle la face sur la fenêtre, la main en visière, et je les vois qui fanfaronnent sur la banquette. Je pique vers la station et je ramasse un morceau de dalle brisée. Je vais l'éclater cette vitre ! Je m'approche de la Ford. Je

brandis ma pierre, mais je me fige. Un visage se forme sur la fenêtre frappée d'un dernier rayon de lumière. Surpris, je me retourne d'un bond. L'homme est là, rondouillet, avec une vraie trogne d'abruti fendue d'un sourire bovin, les traits tendus comme un ballon. Ses vêtements de travail sont maculés de taches noirâtres. Il tient par la patte un gros rongeur mort. Quelques pas dans mon dos... Je fais volte-face, juste à temps pour apercevoir l'autre demeuré, grand et sec comme une fourchette à fondue, et la masse qui s'abat sur mon crâne. Pas d'étoiles comme dans les dessins animés, juste un grand voile noir et puis plus rien.

♡ (-2)

Rendez-vous au 49.

### 39

-- Quand on est chasseur de prime, y'a parfois un peu de grabuge. Je crois bien l'avoir dit plus tôt, mais j'ai pas les muscles d'Arnold. Au fait, vous savez que dans Commando, il a tué quatre-vingt-une personnes ? Enfin, moi je suis du type escarmouche de salon. Sournois. Je fais avec les moyens du bord. L'idée, c'est pas de se battre à la loyale. J'essaie d'éviter les petits bobos. Et puis, faut pas dépenser sa paye à l'hôpital !

\*\*\*

Tout se déroule en un éclair. Au moment où le grand pointe son fusil de chasse, je renverse une table métallique à roulettes et je me blottis derrière. Deux impacts terrifiants bossent la surface qui arrête les balles. Je

sais qu'il doit recharger l'arme ; je me lève et je tire. Malgré la peur, c'est un coup facile qui touche la cible au cœur. Surpris, il recule et tombe sur le cul, tandis que le sang gicle. Le gros a revêtu un horrible tablier de cuir et tient une espèce de machette de boucher. Il me fonce dessus ; j'évite la lame qui passe en sifflant. Je lui lance au visage une peau qui trempe dans un solvant. Aveuglé, il laisse tomber son arme en hurlant mais me saisit à la gorge. Ses énormes pouces me broient la trachée. Je m'étouffe. J'entends le cuir qui craque alors qu'il raffermi sa prise. Je recule d'un pas ou deux, je heurte une étagère. Des bocaux se brisent et répandent une odeur infecte de formol. Petit coup d'œil en arrière : mes doigts se referment sur une grosse seringue pleine d'un liquide doré. Je lui plante l'aiguille dans le cou. L'effet est instantané. Il se raidit, la bouche ouverte et les yeux ronds. Il se convulse comme une truite dans le fond d'une chaloupe. Il crache une écume baveuse. Je me laisse choir à quatre pattes tandis qu'il agonise. Tout est terminé.

\*\*\*

-- Et cette étrange statue ? La police n'a jamais donné de détails...

-- Alors là Tryniski, je peux vous dire l'envie de faire du tourisme m'était passée. Non, j'ai pas vu ce truc, et le reste est assez banal d'ailleurs. J'ai fait le chemin à rebours. J'ai marché des heures, j'étais blessé et déshydraté. Et puis je suis finalement retombé sur une route. J'ai fait du pouce, j'ai appelé la police. Mais vous savez, quand un truc pareil vous arrive, on en sort jamais tout à fait indemne...

Notez le code **bagarre** et rendez-vous à l'**épilogue**.

40

Je pousse le battant et je me glisse en catimini par l'ouverture. Dans la pénombre mauve de l'aube, je distingue une chambre au mobilier vétuste, puis une fillette, assise en tailleur sur son lit. Jaquette en guenilles, cheveux roux et filasses, visage ingrat... pas vraiment gâtée par la nature, la pauvre. Elle marmonne une comptine dont je ne saisis pas vraiment les mots. À mon intrusion, elle lève lentement la tête vers moi, pas surprise ni apeurée. Elle me scrute d'un regard étrange. Un regard qui n'est pas celui d'une enfant de huit ans. Un regard rusé et vicieux.

-- Tu sais que mes frères vont te découper en morceaux ? me lance-t-elle en guise de préambule. Mais t'en fais pas, tu vas pas disparaître, parce qu'ils vont pas t'enterrer. Mes débiles de frères, je les aime pas. Toi non plus je t'aime pas, tu sens pas bon.

-- Écoute petite, je vais pas te faire ma déclaration non plus... mais si je m'échappe de ce trou à rats...

-- C'est Madame Stella, me coupe-t-elle en brandissant une poupée de chiffon au ventre déchiré. C'est une grosse gloutonne. Elle a bouffé ce que tu cherches. Si tu me files des billets, elle est à toi.

Si votre **portefeuille** est dans votre poche et que vous acceptez d'offrir de l'argent à l'étrange fillette, rendez-vous au **37** ; si vous voulez vous saisir de la poupée par la force, rendez-vous au **10** ; si vous préférez quitter la pièce et ouvrir la porte d'en face, rendez-vous au **16**.



Je me jette dans le passage creusé dans la terre. Des planches de bois, longues et étroites, sont déposées sur le sol à la file. J'avance à quatre pattes en traînant mon bidon, indifférent à mes genoux endoloris et mes mains qui se couvrent d'échardes. Un fil électrique court le long du tunnel, agrafé par-ci par-là sur des poutres qui soutiennent la voûte. Des lumières de jardin projettent des lueurs fantomatiques à travers des boîtiers de plastique blanc. Soudain, j'entends la porte du bunker qui s'ouvre à la volée et percute le mur. Le cœur me cogne dans la poitrine, ma respiration m'assèche la gorge. Heureusement, le tunnel forme un coude ; rien à craindre d'une balle perdue pour l'instant. J'accélère, porté par un second souffle. Le souterrain se termine au bout de quelques centaines de pieds, mais au-dessus il y a des panneaux de contreplaqués. J'appuie les paumes, j'arrive à les soulever et les pousser sur le côté, tandis que le sable me coule sur le visage et que mes yeux sont écorchés par la lumière vive. Je m'extirpe du trou en vitesse et je replace les panneaux. Deux gros pneus de tracteur éventrés gisent dans le foin ; je les tire péniblement par-dessus les contreplaqués. J'ai débouché quelque part à mi-chemin entre la vieille maison et la station-service. La Ford est toujours là à se prélasser au soleil. Je dévale le chemin en quelques minutes. L'essence qui remplit le réservoir en glougloutant est un chant divin à mes oreilles.

\*\*\*

Je raccroche le combiné du téléphone. Voilà, la police va débarquer. Je m'assois au comptoir ; c'est un casse-croûte miteux pour camionneurs. La poussière est collée sur mes

vêtements et ma sueur. Tout barbouillé, couvert de bleus et de griffures, on peut pas dire que je suis sur mon trente-et-un. La salle est silencieuse, hormis la musique country en sourdine. Je sens tous les regards tournés dans ma direction. J'accroche la serveuse, une quinquagénaire un peu fripée. Je lui commande un hamburger, un gros pichet d'eau, oh et puis zut... une bouteille de Tequila !

Notez le code **Tequila** et rendez-vous à l'**épilogue**.

## 42

Je trotte vers la grange, genoux fléchis, tête inclinée par devant, de manière à me dissimuler derrière les herbes hautes. Je ne pense pas que les deux tarés m'ont aperçu, cependant j'entends le clébard qui s'excite, lancé sur ma piste. Je passe devant quelques cochons apathiques, les soies abondantes et hirsutes, vautrés dans la poussière. Rien à craindre. La grange est bâtie de planches usées par le temps, toutes grises. La lumière du matin hésite à y mettre le nez, mais dans la noirceur je distingue un pied-de-biche posé contre le mur, près de l'entrée. Un cadeau comme ça, ça fait chaud au cœur. Des éclats de voix et des aboiements approchent... Je grimpe une vieille échelle qui permet d'atteindre un palier construit dans la toiture ; je me cache dans la paille. J'attends, le cœur qui bat à tout rompre. Les deux lascars entrent dans la grange, le chien sur les talons. J'espère que le fort parfum de fumier va masquer mon odeur, mais j'entends l'échelle qui craque...

-- Qu'est-ce que tu fous, Nath ?

-- J'veux être sûr qu'y a pas d'oisillon dans le nid.

Un mouvement rapide dans la paille, suivi d'un autre. Je ne distingue presque rien dans l'obscurité, et soudain

c'est comme un éclair qui me perce le bras. La dent d'une fourche, qui se retire aussitôt ! Je retiens un cri en me plaquant les mains sur la bouche, les larmes aux yeux. Un autre coup, mais cette fois le manche passe quelques pieds à côté. Le cinglé n'a rien remarqué ; il plante la fourche dans le plancher et redescend. Patiemment, je laisse les minutes s'écouler, tandis que ma main tout engluée comprime la blessure lancinante. Lorsque je suis certain qu'ils se sont bien éloignés, je me risque hors de la grange.

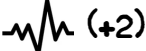
♡ (-1) ~~~~~ (+1)

Notez le pied-de-biche. Rendez-vous au 33.

### 43

Le vrombissement émane de l'arrière du magasin. J'enjambe des étagères renversées et des détritrus. Une puanteur doucereuse m'agrippe de ses vrilles. Tout au fond, la porte des chiottes est entrouverte. Parfois, on peut pas s'empêcher de faire quelque chose de stupide. Comme se gratter les gales. Je tends une main, je me couvre le nez de l'autre. Lentement, je fais tourner le battant... Des nuées de mouches jaillissent, une odeur de putréfaction me chavire l'estomac. Le tourbillon d'ailes se dissipe, et je vois la femme. Ses longues jambes dénudées sont allongées au sol, elles pullulent d'asticots. Sa tête est renversée, fracassée contre la cuvette de céramique. Malgré la décomposition du corps, les yeux ouverts expriment toujours l'effroi. Je mets le pied dans une flaque noire et visqueuse, je vomis un jet de bile acide. Mes pieds s'emmêlent dans le manche d'une serpillière et je tombe sur le cul. Les mouches répugnantes me frôlent.

Qu'est-ce qu'un putain de cadavre fait ici ? Le chiffre 5554 est peinturluré sur un mur en lettres rouges. Saisi d'horreur, je me glisse à reculons en patinant dans le sang coagulé, puis me je précipite vers la sortie.

 (+2)

Notez le code 5554 puis rendez-vous au 6.

44

Je souffle une dernière bouffée, je me cale dans mon fauteuil. La fumée se disperse dans le crépuscule du salon. La bouteille de bière est toute perlée de gouttes d'eau. Je décolle l'étiquette, lentement, sans la déchirer.

-- Tryniski, mon vieux, on est à la croisée des chemins. Merci pour votre attention, mais là franchement j'ai plus envie, je ferme les comptes. Je vous ai expliqué comment ça me chamboule de raconter cette histoire... Pour une fois, je dois penser à moi. Pour ce que ça paye, je choisis la santé.

-- Monsieur Durand, on avait un accord, non ? Vous essayez de me plumer.

-- C'est vous qui voyez. Moi, je vous oblige à rien.

-- Écoutez... si la fin est vraiment à la hauteur, j'ajouterai un petit quelque chose. Mais cette fois, si vous n'aboutissez pas, je mange la bande, je remballé tout.

-- Ça, j'aimerais bien voir ça ! Mais puisque vous insistez... ha oui, le fossé.

\*\*\*

Un bruit de moteur. Un fumet d'essence et d'huile brûlée. Épuisé, je cours tant bien que mal dans la grosse rigole.

Mes pieds ballottent sur des pierres ou s'emmêlent dans les racines filandreuses qui surgissent. La pétarade gagne du terrain. Des flux de chaleur me mouillent le visage, je me sens traqué comme un cerf dans une chasse à courre. Partout je jette des regards nerveux, et soudain la vieille moissonneuse jaillit des épis qui surplombent le fossé. Des triangles de métal se déploient de chaque côté. Une vraie dentition de tyrannosaure à quatre roues ; elle foule les tiges avec d'horribles bruits de ciseaux. La machine passe par-dessus le sillon avec des craquements et des grincements de ressorts, manquant de peu de se renverser. Elle cahote, crache une épaisse fumée noire et accélère, menaçant de faucher ma pauvre caboche comme un épi ! Le fossé continu sur une bonne distance, mais à droite je remarque un poteau métallique planté au milieu d'un terrain vague.

~ ( +1 )

Si vous avez le code **échelle** et que vous souhaitez courir vers le poteau malgré les risques, rendez-vous au **34** ; si vous décidez de poursuivre tout droit, rendez-vous au **14** ; si vous voulez tenter de plonger sous les lames de la moissonneuse, rendez-vous au **27**.

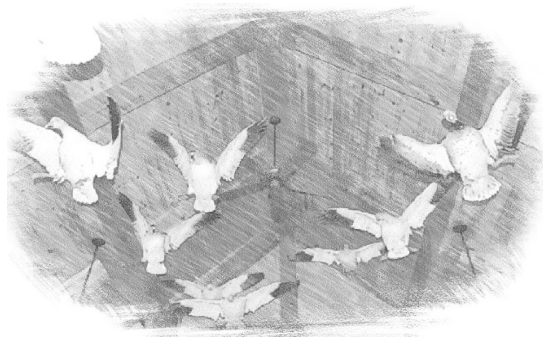
## 45

Je grimpe l'escalier branlant qui proteste en grincements sinistres. Une belle musique d'ambiance, qui accompagne à merveille mon cœur qui bat à tout rompre. De chaque côté, des murs de briques suppurent d'humidité. Je franchis une marche après l'autre, lentement, posant mes pieds avec précaution. L'escalier se termine sur une porte barbouillée de traces de doigts crasseux. La poignée

tourne librement et je pénètre dans un grand vestibule où baigne une lumière blafarde. Tout autour, les fenêtres sont placardées, et la clarté de l'aube se glisse par les interstices. Je lève les yeux et mes cheveux se dressent sur ma tête. Au plafond, une volée macabre de canards oscille silencieusement. Les oiseaux ont les ailes ouvertes, les pattes tendues, comme s'ils se préparaient à fondre sur moi. Rien à craindre, ils sont bourrés de paille. La porte d'entrée est là, toute proche, mais cette salope est bien verrouillée, et il n'y a pas de bouton pour retirer le pêne. Merde. Demi-tour. Une pièce s'ouvre sur ma gauche. Je distingue dans la pénombre le contour des armoires. Probablement la cuisine. Un petit grognement... non, ça doit être mes nerfs. À ma droite, il y a un espace encombré qui ressemble à un salon. Droit devant, un passage étroit et sombre, longé par un escalier qui monte à l'étage.

~ ( +1 ) ⌘ ( +1 )

Si vous souhaitez fouiner dans la cuisine, rendez-vous au **12** ; si vous optez pour le salon, rendez-vous au **26** ; si vous prenez le corridor, rendez-vous au **9** ; si vous gagnez l'escalier, rendez-vous au **32**.



Je dois voir ce qui se cache dans ce bunker, tant pis pour le reste. La porte d'entrée subit un déluge de coups, mais pour l'instant ma barricade improvisée résiste aux assauts. J'avance en louvoyant d'une zone de lumière à l'autre. J'écarte les toiles épaisses, accrochées à des tringles comme des rideaux. Mes yeux s'écarquillent... Bon Dieu de merde. Une monstruosité sans nom. D'un coup je suis glacé de la tête aux pieds, mes globes roulent dans leurs orbites. Un corps coupé au tronc, un visage figé pareil à une poupée de cire. Cette femme, ces traits austères... c'est celle de la photo au salon ! Et puis, à bien y regarder, ce réalisme... ce n'est pas une statue. Non, elle est bel et bien empaillée. Mais l'abomination ne s'arrête pas là : elle est juchée sur un amalgame monstrueux, soutenu par un treillis métallique, comme un centaure cauchemardesque. C'est un mélange de fourrures informes, de têtes d'animaux, de membres humains de toutes sortes et de toutes tailles. Un abdomen chimérique et grotesque, un casse-tête géant en pièces de taxidermie. Combien de corps sont ainsi fusionnés dans la structure qui doit faire une douzaine de pieds en hauteur ? Je suis frappé de plein fouet par la folie des créateurs de cette atrocité.

\*\*\*

-- Je saurais pas trop vous dire ce qui m'a pris ce jour-là. La colère, la peur... Non, c'était pas vraiment ça. Habituellement, je fais rien sans rien, je prends pas de risques inutiles si y'a pas une compensation... Mais cette fois c'était différent, je me suis senti investi d'une justice divine, si on peut dire. C'est peut-être un peu fort, mais vous saisissez le concept ?

\*\*\*

Texaco. L'étoile imprimée sur le bidon rouge tourbillonne ; les dernières gouttes volent en tout sens, répandant des vapeurs délétères. L'ignoble statue est déjà bien imbibée, toute dégoulinante d'essence. J'approche la flamme de mon briquet ; des petites lueurs bleues courent dans toutes les directions. Soudain, la porte d'entrée du bunker s'ouvre avec fracas. L'aspiration attise le feu qui grignote la structure. Les dérangés se précipitent en hurlant « Maman ! Maman ! Noooooonnnn !!! » Les flammes dévorent tout, elles libèrent une horrible odeur de solvant cuit, des fumerolles de poils carbonisés. L'incendie se propage sur les toiles. Au plus grand désespoir, les idiots les arrachent et tentent d'étouffer les flammes, mais eux-mêmes s'allument comme des torches. Leurs cris se mélangent aux ronflements du feu, en un maelstrom de chairs et de membres brûlés. Suffoqué par la fumée et les remugles, je m'éloigne en vitesse. J'attrape un nouveau bidon au passage et je grimpe l'échelle. Je referme le couvercle de fonte qui couvre enfin les hurlements. J'avance péniblement en me crachant les poumons. Je m'effondre au sommet d'un petit monticule. Un peu plus loin se dresse à nouveau l'enseigne de la station-service. Sauvé, je suis sauvé !

Notez le code **immolation** et rendez-vous à l'**épilogue**.

47

Je passe sur la pointe de pieds, attentif au moindre mouvement du sot. Je joue quitte ou double, ma gorge se serre. Je tends la main vers la poignée... et puis ça tourne à la catastrophe. Soudain, la porte s'ouvre à la volée et je reçois le battant en plein front. Ma peau se



fend, le sang clair qui s'épanche de la coupure me brouille la vue. Sonné, je fais quelques pas en arrière. Un gros cabot noir s'engouffre dans l'ouverture et plante ses crocs dans mon mollet. Le lourdaud bondit de son sommeil, mais j'attrape un porte-manteau et je le darde au visage. Son nez se tord avec un craquement sinistre. Tandis que j'essaie de me débarrasser du chien qui me broie les chairs, le grand malingre entre à son tour dans la cuisine. Il brandit un gros marteau ; le coup me fracasse la crâne et je m'effondre aussitôt.

## 48

L'idée me frappe comme un éclair : le gars des services sociaux !

-- Arthur Green, c'est vous ?

Il relève la tête et me fixe un instant. Ses yeux fous roulent de droite et de gauche, puis des larmes coulent et se mélangent à la crasse qui lui barbouille le visage. Entendre son nom, ça lui rappelle peut-être qu'il n'est pas une bête, parce que je vois à présent une lueur d'humanité. Il essaie de me dire quelque chose, mais il n'y a qu'un râle inaudible qui traverse ses lèvres fissurées. J'inspecte la chaîne qui le retient : impossible de la briser.

-- Monsieur Green, je dois vous laisser ici pour le moment, mais vous en faites pas. Je vais m'échapper de cette maudite ferme, et j'appelle la police aussitôt.

Il dessine dans la terre avec son doigt. De l'herbe, puis un poteau ? Une échelle sous la terre. Ça veut dire quoi, ce truc ? J'aimerais lui demander, mais il se replie sur lui-même, la tête entre les genoux, ses mains purulentes déposées sur sa nuque. Il se balance lentement en marmonnant. Pas possible de lui tirer les vers du nez,

alors je décide qu'il est temps de filer, avant que les deux zigotos ne reviennent fouiner dans les parages.



Notez les codes secours et échelle, puis rendez-vous au rendez-vous au 33.

#### 49

-- Rambo, même s'il est au service de son pays, c'est un vrai mercenaire. Un expert des missions en solo. On le paye, on le parachute quelque part, et puis le Q.G. ne répond plus. C'est un mec incognito, livré à lui-même. Quand ça merde, c'est tant pis pour lui. Les ponts sont coupés et personne va l'aider. Mais Rambo, il lutte, comme un chien acculé au fond d'une ruelle. Ce que je veux dire, c'est que ce jour-là, c'est exactement ce que j'ai ressenti. Je me suis démené comme un beau diable, et la prime c'était ma vie.

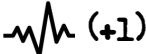
Tryniski est suspendu à mes lèvres. J'allume la seconde cigarette.


\*\*\*

*T'as nourri SS ? ... les croquettes de Général, celles avec des lettres ... crétin, c'est des vimatines ... le nouveau s'il est pas frais il sera pas bon pour maman ... je vais faire vite ... les chiottes t'as merdé ... trop brisée*

Ça devient une habitude ces migraines au réveil. Au moins je n'entends plus les voix. J'ouvre un œil. Une ampoule qui se balance au bout d'une corde répand une lueur malsaine. J'ai mal au dos, j'ai mal aux fesses, en fait j'ai

mal partout. J'essaie de bouger : mes mains sont attachées derrière mon dos, mes jambes sont ficelées sur les pattes de la chaise. Du beau travail, avec du ruban à tuyau. Et puis je revois ces tronches de consanguins. Y'a toujours un instant fatidique, celui où on réalise l'ampleur d'un pétrin. Pendant cette seconde tout chavire, et d'un coup une boule de plomb se forme dans l'estomac. Mes oreilles bourdonnent, une sueur froide me couvre le front. Je cligne des yeux : rien ne bouge. Tout ça est bien réel ; je suis tombé sur de vrais mabouls. D'ailleurs, quels tourments sadiques ils peuvent bien me réserver ? Le hamster dans ma tête tourne à cent milles à l'heure. La peur me ronge les os. Il faut que je m'échappe d'ici.

 (+1)

Vous devez à présent tenir le compte de votre niveau d'Activité ; celui-ci augmentera en fonction du temps écoulé et du remue-ménage que vous produisez. L'icône d'activité  et son modificateur apparaîtront aux fins de sections. Si cette valeur atteint 10 points, vous devrez vous rendre immédiatement au 20.

Si vous possédez une conserve de crème de maïs, rendez-vous au 30 ; sinon, rendez-vous au 7.

## 50

Le gros tuyau est fait de tôle ondulée, d'un diamètre de trois pieds environ. Il s'enfonce dans la terre à l'horizontale. L'obscurité s'accroît à mesure de ma progression. J'avance à quatre pattes, tout en essayant de me convaincre que ça doit forcément déboucher quelque part. Pourtant, j'ai la désagréable impression d'avancer dans un

piège à rats. Tête baissée, je me cogne soudain le front sur un grillage qui m'égratigne. Bordel. Et puis au-dehors le moteur de la moissonneuse s'est éteint. Je passe mes doigts entre les mailles de fer, je tire de toutes mes forces. J'essaie de défoncer l'obstacle à coups de talons frénétiques ; rien à faire. Je me retourne et je vois les affreux visages goguenards à l'entrée du boyau, une cinquantaine de pieds en arrière. Un coup de tonnerre me déchire les tympanes. Une balle ricoche et me frôle l'épaule en me laissant une sensation de brûlure. L'écho fait vibrer l'œsophage métallique sur toute sa longueur. En sourdine, j'entends les deux enfoirés qui se disputent le droit de tirer le prochain coup.

Si vous possédez le **pied-de-biche**, rendez-vous au **19** ; dans le cas contraire, il n'y a pas d'issue possible, et votre escapade se termine dans le sombre tuyau lorsqu'une balle vous atteint en pleine tête.

# Épilogue

**M**a dernière cigarette me pend au bec, intacte. J'ai plus envie de cette saloperie. Je la dépose sur la table, la main tremblante. Au plafond, le ventilateur suspend sa course un instant. Grésillement électrique. Buée de plastique fondu ; il recommence à tourner. La pénombre envahit la roulotte. Voilà, je suis tout remué, mais j'ai fait du bon travail. Ma meilleure version. Et puis j'y ai mis plein de jolis mots, des détails tordus... quoique ça manque un peu de sexe. Enfin, tout est vrai. Bon, je me suis peut-être emporté un brin. Disons plutôt que j'ai très légèrement romancé l'affaire, mais après tout, faut bien travailler pour sa prime.

\*\*\*

Tryniski est sur le bout de son siège, sa cravate au nœud défait pendouille comme une limace. Il s'éponge le front. Il arrête le magnétoscope et le range précautionneusement dans sa mallette.

-- Ça, c'est un témoignage, monsieur Durand ! Les gars du bureau vont être ébahis. *Virée Sanglante* par Ken Tryniski...

Vraiment, quel idiot ce journaliste.

Vous pouvez à présent connaître la prime qui vous sera versée pour votre témoignage. Additionnez les montants correspondants à chacun des codes ci-dessous que vous avez notés. Le meilleur score possible est de 3500\$.

CODE	MONTANT
secours	+1000\$
immolation	+1500\$
5554	+500\$
Tequila	+500\$
bagarre	+1000\$
brochette	+500\$



# F.A.Q.


## Qui suis-je ?

Vous interprétez le rôle de James Durand lors d'une interview accordée à un journaliste du Reader's Digest, Ken Tryniski. Vous influencerez le cours des événements passés en choisissant parmi les différentes suites proposées en fin de paragraphe.

## Puis-je mourir en cours de route ?

Oui, certains choix vous seront fatals. Par ailleurs, les abus d'alcool et le tabagisme, liés à une maladie cardiaque, vous ont affligé d'une santé médiocre.

## Quel est l'impact de ma santé dans le jeu ?

Au départ, votre niveau de **Santé** est de 5 points -- attention, ce total ne pourra jamais être excédé. Surveillez, et ajustez votre niveau selon le modificateur spécifié, par exemple  (-2). Si le total atteint zéro, cela signifie la mort. Ce n'est pas tout : un rythme cardiaque trop élevé causera également votre perte.

## Justement, comment cela fonctionne-t-il ?

Au commencement, votre **Rythme Cardiaque** est représenté par la valeur de 0. Votre aventure prend fin si ce score atteint 10. Le stress, la peur, ou bien encore un effort physique intense feront augmenter votre rythme cardiaque ; un repos tendra à diminuer cette valeur. De la même manière que pour la santé, les modifications

éventuelles seront présentes aux fins de sections, par exemple  $\sim \sqrt{h}$  (+3). Notez que ce score ne peut jamais être négatif.


Attendez une minute... comment puis-je raconter une histoire si j'y trouve la mort ?


Vous ne pouvez pas... C'est que vous aurez mené Ken en bateau, vous vous serez amusé à l'embrouiller. Dans ce cas, reprenez tout depuis le début !

Rendez-vous au 1.



## Notes de James Durand

 : 5 -

 : 0 -

 : ?

Objets :

- briquet

Notes et Codes :